

—Malgré l'éclat du soleil, toutes les fenêtres des hôtels du Parc-des-Princes étaient fermées.

—Tu les aimes donc tant que ça, les richards du Parc-des-Princes ? demanda Millette.

—C'est les meilleurs clients, Millette, les meilleurs clients. . . quand ils payent. Et moi, je ne vends qu'à ceux qui payent. La veille on me fait la commande, et je la dépose le lendemain.

—As-tu des commandes aujourd'hui ?

—Deux grands paniers de primeurs, là, derrière toi, un tas de choses qui ne pousseront ici que dans un mois. C'est pour les deux frères.

—Pour les frères Faradès ?

—Oui

Il y eut un silence ; puis la conversation reprit :

—Ah ça ! père Téroigne, vous qui allez dans la maison, pourriez-vous me dire ce qui s'est passé entre eux ?

—Pour sûr, il y a eu quelque chose entre eux ; mais quoi ? . . .

—Autrefois on les voyait toujours ensemble, chaque matin et chaque soir. Ils parlaient pour leurs affaires. Et, au milieu du jour, on rencontrait leurs deux filles s'en allant dans le Bois. Jamais elles ne se quittaient. Et, comme M. Louis a perdu sa femme, la femme de M. Arthur servait de mère aux deux filles. C'était plaisir de voir deux frères aussi unis.

—Il est certain qu'ils ne le sont plus. Ainsi, il n'y a pas six mois, on me faisait la commande à la fois pour les deux maisons ; maintenant chacun vient à son tour.

—Autrefois ils s'attendaient, le soir, à la porte du Bois, quand l'un d'eux était en retard. Maintenant celui qui est en arrière attend que l'autre ait dépassé la barrière.

—Bref ! ils sont brouillés. . . Mais ça ne nous regarde pas. J'ai reçu, hier, deux commandes : les paniers sont prêts. Je vais les déposer. Le reste, ce n'est pas mon affaire. **P**ie ! Tournons à droite.

Le père Téroigne, fouettant son cheval, tourna dans la première rue qui coupe l'allée du Parc-des-Princes.

—C'est pas le chemin pour aller chez eux, dit Millette.

—C'est le chemin de service des derrières. Leurs deux jardins se touchent. Comme on dort dans leurs maisons, nous allons pénétrer par là et déposer les paniers sur les marches de la cuisine. Allons, petit, saute et tiens le cheval.

Bientôt les trois hommes furent à terre. Millette resta à la tête du cheval, et le père Téroigne et son fils s'éloignèrent dans une ruelle qui est parallèle à la grande allée du Parc-des-Princes et qui remplit pour ces hôtels le but d'un escalier de service. Lorsqu'ils furent arrivés à une certaine distance, Téroigne dit :

—Passe chez M. Louis ; moi j'entre chez M. Arthur.

Les deux hommes soulevèrent les gâchettes de bois qui barraient les portes et chacun d'eux pénétra dans l'un des deux jardins.

Ils atteignirent les deux maisons et appelèrent à voix basse les servantes. Comme on ne leur répondait pas, le fils prononça :

—Laissons les paniers. C'est pas la peine de réveiller la maison.

Ils laissèrent leurs paniers et revinrent vers les portes des jardins, qui n'étaient séparés que par une haie. A l'une d'elle paraissait la tête de Millette, avec son regard inquisiteur de gabelou.

—Besogne faite, père Téroigne ?

—C'est fini.

Le père et le fils touchaient en ce moment à la margelle d'un puits assez grand qui est commun aux deux jardins. Le fils dit :

—Il y a encore une distance d'ici au Rond-Point. Si nous buvions un peu d'eau fraîche, pour couper la soif ?

Ce mot d'eau fraîche attira Millette.

—Il cuit tellement ce matin, fit-il en se rapprochant.

—C'est entendu, répondit Téroigne. Tire de l'eau pour toi, petit ; moi je vais tirer pour Millette et pour moi. De l'eau fraîche, cela vaudra mieux que du vin, et celle de ce puits n'a pas sa pareille.

Deux systèmes de poulie étaient installés au-dessus du puits, afin de desservir chaque jardin sans mélanger les seaux et les cordages,